

dans
te la
Seule
leine
Cons-
iorité
r'une
pas
ment

UNE LETTRE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL BÉGIN

Son Éminence le Cardinal Bégin a daigné adresser aux directeurs de la *Ligue des Droits du français* la lettre suivante :

Archevêché de Québec

Québec, 3 février 1919.

nous
lairer
jour
enne
Nous
es de
pour
le ce
rend

A MM. les Directeurs de la
« *Ligue des Droits du français* »,
Montréal.

Messieurs,

ire à
reste
mal
, sur
pat
nent
plus
ran-
for
r le

Vous avez eu la bienveillance de m'offrir en hommage un exemplaire de la *Langue gardienne* de la foi, bonne et belle brochure où les relations de la langue française avec la conservation de la foi catholique sont étudiées par M. Henri Bourassa de la façon la plus complète et la plus lumineuse.

Je vous remercie de cet hommage et je profite de l'occasion pour vous féliciter de l'œuvre tout à la fois patriotique et religieuse à laquelle vous vous consacrez.

La Ligue des Droits du français à Montréal, le Ralliement catholique et français à Québec n'ont certes pas pour but d'empiéter sur les droits d'autrui. Il s'agit de conserver à

la langue française, dans notre pays, la place qui lui est due. C'est donc une œuvre de justice à laquelle la religion est intéressée, que Sa Sainteté Benoît XV vient de reconnaître comme très légitime, mais qu'il faut accomplir avec charité et avec le noble dessein de grouper toutes les forces catholiques canadiennes sur des bases de respect mutuel et de bonne entente.

C'est bien ainsi, Messieurs, que vous comprenez votre rôle et je ne puis que vous en louer.

Recevez donc, avec mes remerciements et mes félicitations, tous mes vœux de succès.

Votre sincèrement dévoué en N. S.,

(Signé) L.-N. Card. BÉGIN,

arch. de Québec.

le.
té-
ne
le
n-
ile
s,

Les Précurseurs

NAPOLÉON BOURASSA

Napoléon Bourassa naquit à Lacadie, au sud de Montréal, le 21 octobre 1827. Son enfance fut bercée par mille récits de ce « Grand Dérangement » qui avait peuplé son village d'héroïques réfugiés : il ne fera plus tard, en écrivant *Jacques et Marie*, que fixer ces histoires, plus émouvantes encore que les contes de fées.

A treize ans, il entra au Collège de Montréal, où il resta jusqu'en 1848, subissant diverses influences, surtout celle de M. Barbarin, musicien de talent et passionné pour les belles-lettres. Les âmes de ces deux hommes se comprirent et l'artiste forma son élève à son image. L'enfant était d'ailleurs très bien doué, et s'il aimait l'étude de la physique, il aimait par-dessus tout la littérature. Il acquit dans cette matière un bon goût et une maturité qui frappèrent beaucoup à cette époque professeurs et élèves, Hector Fabre nous en est garant.

Sa philosophie terminée, il commença son droit. Mais sa vraie vocation le travaillait : un jour il la déclara. Il voulait être artiste. On le mit à l'atelier de M. Théophile Hamel, le meilleur portraitiste du temps. Le maître lui reconnut un grand talent, et aidé de l'abbé Charles Larocque, ami de la famille, décida le père à envoyer son fils en Europe. Napoléon Bourassa partit en 1852 pour l'Italie, séjourna à Rome et à Florence, et se fit disciple d'Oerbeck.

De retour au Canada, en 1856, il épousa bientôt la fille de Louis-Joseph Papineau. Et alors commença cette carrière, toute vouée à la diffusion des arts et des lettres

dans son pays. S'il est quelque part une initiative en ces matières, soyons sûrs qu'il en est l'auteur ou peu s'en faut. . . Cabinet de Lecture paroissial, Art Association, Artisans Canadiens-français, Union catholique, Société Saint-Jean-Baptiste, *Soirées Canadiennes*, *Revue Canadienne*, Conseil des Arts et Métiers, Académie des Beaux-Arts; à toutes ces entreprises, son nom est mêlé. Et Napoléon Bourassa n'était pas seulement un fin connaisseur : il enseigna et il écrivit. Écrivain et professeur, il fut encore peintre, et comme tel produisit de nombreuses œuvres; il fut architecte et construisit des églises. Les grands projets qu'on fit miroiter à ses yeux et qui lui échappèrent sont plus nombreux que ceux qu'il put mener à bonne fin; mais ce qu'il fit est assez pour lui assurer une renommée du meilleur aloi.

L'âge vint, avec l'âge des deuils douloureux. Il commença à se préparer à mourir, et mourut en effet, à Lachenaie, le 27 août 1916.

* * *

Parmi ceux qui firent l'éloge de ce gentilhomme, il en est un qui écrivit: « Le pays n'a jamais possédé en un seul individu une complexion mentale plus complète. . . » Cela est vrai. Napoléon Bourassa était un homme cultivé, d'une culture universelle, pour qui rien d'humain n'était étranger. Il joignait à ces qualités de l'esprit, les dons exquis du cœur. Hector Fabre, qui s'y connaissait en aménité, nous a dit combien son ami était affable et toujours homme de bonne compagnie. Ceux qui l'ont connu dans l'intimité, s'accordent à lui reconnaître tous les traits du parfait gentilhomme canadien : chrétien, patriote, large d'esprit et fin. . . A nous qui l'étudions dans sa vie pu-

blique et dans ses œuvres, s'ouvre un vaste champ d'étude : il fut, avons-nous dit, tout à la fois écrivain, peintre, architecte et professeur. Précurseur en toutes ces voies, il l'a été surtout dans la dernière.

* * *

Napoléon Bourassa nous a laissé un roman et des critiques d'art. *Charles Guérin* de Chauveau avait paru en 1853, *les Anciens Canadiens* de Gaspé dix ans plus tard, *Jean Rivard* de Gérin-Lajoie de 1862 à 1864, *Une de perdue, deux de trouvées* de Boucherville en 1865, et c'est en 1866 que la *Revue Canadienne* publia *Jacques et Marie*. Napoléon Bourassa fait donc partie de ces romanciers d'avant-garde qui semblaient préparer une magnifique floraison du genre, mais qui, au contraire, n'eurent presque pas de descendants. Son livre est une idylle touchante qui se détache sur le fond sombre de la dispersion des Acadiens. L'étude des âmes n'y est assurément pas négligée, mais cette œuvre est d'un peintre et vaut sans doute surtout par les tableaux. Quelques longueurs l'empêchent d'être un parfait chef-d'œuvre; néanmoins, il eut, chez nos pères, un très grand succès, et contribua beaucoup à gagner des sympathies à ce peuple frère.

L'homme de cœur avait beau jeu dans ce roman; l'homme d'esprit et de goût se livre tout entier dans ses causeries et ses critiques d'art. Il en est de deux sortes : celles où il trace de vigoureux raccourcis de l'histoire de l'art en Europe. Les larges vues et les aperçus ingénieux y abondent. Ses vastes connaissances et son don de généralisation s'y révèlent. D'autres de ses articles nous intéressent encore plus que ceux-là, parce qu'ils touchent à l'histoire de l'art au Canada. Il faut lire ses critiques de nos premières

expositions, ses appréciations de nos églises (que ce soit Notre-Dame, Saint-Jacques ou Saint-Patrice). L'entrain et l'esprit jaillissent sous sa plume, et le plus piquant de l'affaire, c'est que cet écrivain semble écrire pour nous, Canadiens de 1919. Le mal a la vie dure, les erreurs « artistiques » aussi. En parcourant ce qu'il dit des « compétences » qui martyrisent l'artisan d'art, je croyais avoir entre les mains une livraison du *Nigog* : toute la différence tient en ceci que Napoléon Bourassa assistait à l'invasion du mauvais goût et que nous, nous vivons au milieu de son magnifique épanouissement. Qu'on me pardonne !

* * *

On a souvent reproché aux critiques d'art, de notre continent et d'Europe, de n'être pas des hommes du métier. M. René Bazin réfutait naguère ce grief avec esprit. Quoi qu'il en soit, Napoléon Bourassa ne l'encourut point : il était peintre et il était architecte.

Certes, les peintres n'étaient pas nombreux de son temps. Quand on a nommé Théophile Hamel, son maître, excellent portraitiste, et Plamondon, artiste bizarre non sans valeur, il semble qu'on n'oublie presque personne. Si Napoléon Bourassa ne fut point le premier en date, il fut le premier par le talent. Il s'était formé en Italie et avait goûté surtout la Renaissance ; sa peinture de chevalet s'en ressent ; il n'était d'ailleurs pas encore question d'impressionnisme... Dans ses portraits, il n'apportait pas non plus nos préoccupations. Gâtés que nous sommes par l'exactitude de la photographie, nous demandons maintenant au portrait peint la révélation du caractère : tout cela est venu beaucoup plus tard. Mais Napoléon Bou-

rassa est toujours jeune et vraiment grand dans son œuvre décorative.

Porté, en toutes choses, vers ce qui est le plus élevé et le plus noble, il avait mis sa prédilection dans la peinture murale. Procédant, dans sa technique, d'Ingres et de Flandrin, il avait, en plus, des idées très personnelles qu'il exprimait volontiers : on en trouvera quelques-unes dans sa diatribe contre Saint-Patrice... Instruit de l'histoire de l'art, il voulait, comme les artistes du Moyen-Age, que l'église fût le livre illustré de ceux qui ne savent pas lire. Et peut-être il est vrai que Napoléon Bourassa eut des déboires dans sa longue vie, et peut-être beaucoup de ses projets ont-ils avorté; en tout cas, une fois au moins il put décorer en paix une église, son église, du haut en bas, et cela est unique chez nous. Il faut en parler, d'autant plus que ce monument seul suffirait à la gloire de notre artiste.

Nous y avons passé dernièrement un avant-midi de dimanche, très lumineux, et nous avons pu en jouir pleinement, au milieu du silence. L'impression générale est harmonieuse. Rarement on a l'occasion, chez nous, de contempler un ensemble si bien composé, tant du point de vue des idées que de celui de l'art pictural. Cette chapelle fut élevée à la gloire de l'Immaculée-Conception : il n'est pas une inscription, pas un tableau qui ne s'y rapporte. La nef, jusqu'à l'entrée du chœur est consacrée à l'Ancien Testament, à la préparation de l'incomparable privilège. Au sommet des voûtes, quatre grisailles représentent des figures de la gloire de Marie. De chaque côté, en couleur sur fond d'or, les prophètes. Plus bas, sous les fenêtres, des écussons illustrant les litanies. Dans le transept et le chœur, voûtés en cul-de-four à leur extrémité, l'artiste a placé, au-dessus du maître-autel l'Annon-

ciation, dans la voûte de droite la Visitation, dans celle de gauche l'Adoration des bergers et des mages. Au-dessous de ces deux compositions du transept, et répondant aux prophètes de la nef, on compte une douzaine de grands saints du Nouveau Testament, qui ont parlé de l'Immaculée-Conception. Dans le rond-point du chœur, de chaque côté de l'autel, on admire deux grandes toiles : l'Assomption et le Couronnement. Si maintenant vous levez les yeux vers le dôme, quatre anges ornent les pendentifs. Dans le fond de la coupole trône Marie parmi les anges; tout autour, en grisaille, se déroule une admirable procession de papes, d'évêques, de militaires : c'est la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception. D'autres tableaux devaient compléter cet ensemble déjà si beau et l'artiste méditait de remplir les huit grands panneaux du bas, actuellement azurés, de scènes historiques. Il ne l'a pas fait, nous ignorons pourquoi. Ce que nous possédons constitue néanmoins la meilleure œuvre du genre au pays. Voici comment un critique la jugeait naguère.

«... Les moyens les plus simples et les plus directs
 « sont les seuls nécessaires à l'expression, et l'idée est d'au-
 « tant plus accessible à la foule à qui elle s'adresse, qu'elle
 « s'embarrasse moins de subtiles recherches de couleurs
 « ou de pittoresque. Bourassa le comprit si bien qu'il ne
 « se servit de couleurs que tout juste ce qu'il fallait pour
 « modeler ses figures et leur donner les accents de la vie.
 « Son attention se porta principalement sur le dessin, sur
 « le contour fermement appuyé de la forme, et encore de
 « cette forme il ne retint que les lignes essentielles et vrai-
 « ment caractéristiques. Les fonds d'or sur lesquels elles
 « se profilent ordinairement ajoutent encore à leur sèche-
 « resse. Mais toujours, par une savante dégradation de
 « teintes délicates et fondues, Bourassa sauvait le « mor-

« ceau » et de ce qui aurait dû produire une impression « de dureté, il tirait la plus suave harmonie. »

Nous avons d'autres preuves de cette maîtrise dans les projets de décoration pour la cathédrale de Saint-Hyacinthe, œuvre qui ne fut jamais exécutée; dans sa chapelle de Nazareth; dans sa restauration si heureuse de l'église de la Rivière-du-Loup; et surtout dans son immense toile : l'« Apothéose de Colomb ». Ce tableau a son histoire, vraiment lamentable. S'il est vrai que l'artiste fut parfois sur le point de décorer les murs des temples et finalement en fut empêché, plus souvent encore il espéra orner nos salles profanes et nos palais législatifs et se vit frustré de son rêve. Depuis le jour où on lui laissa entendre qu'il pourrait bien couvrir de couleur la nouvelle salle du Cabinet Paroissial, en 1860, jusqu'à celui où il parut le seul capable d'orne l'Hôtel du Gouvernement, à Québec, Napoléon Bourassa fut hanté par de sublimes compositions et notamment par cette « Apothéose ». L'esquisse des soixante personnages en fut exposée à l'exposition universelle de Paris en 1867; il entreprit de l'agrandir, la travailla longtemps, spécialement de 1904 à 1912, et l'abandonna quand les forces lui manquèrent. Elle nous reste, témoignage émouvant et grandiose de la puissance de conception de ce puissant artiste.

* * *

La peinture, même décorative, n'offrait pas un champ assez vaste à son activité; Napoléon Bourassa rêvait d'un art plus complet : il fut architecte. Non content de couvrir avec son pinceau de larges espaces, il voulut les construire, les créer à sa guise. Il y avait eu des architectes, au Canada, avant lui, et il y en avait de son temps. A Qué-

bec, les Baillargé, de père en fils depuis trois ou quatre générations, étaient architectes et sculpteurs. Les premiers avaient été formés en Europe, le dernier au Canada. Dans la région de Montréal, au moment où Napoléon Bourassa revint d'Italie, nous avons Bourgeau et Ostell, l'un de formation indigène, l'autre de formation anglaise. Le pays tout entier a été couvert des constructions de cette demi-douzaine d'architectes. Quels que soient leur talent et le nombre de leurs productions, aucun ne nous a légué une œuvre aussi complète que cette chapelle de Lourdes dont nous avons parlé tout à l'heure. Napoléon Bourassa en a dessiné les plans et il en a surveillé la construction. La façade n'est peut-être pas de marbre blanc comme il aurait fallu, les deux petites coupoles qui devaient la surmonter sont encore à venir, les quatre tourelles qui accompagnent le dôme sont en ferblanc : soyons sûrs que l'architecte a été forcé, à son corps défendant, de subir ces avanies. De plus, grâce à cette indifférence absolue à l'égard de la perspective, qui caractérise notre ville, cette chapelle est enfouie parmi des maisons trop hautes, et son dôme rivalise avec une cheminée de brique tout auprès. Mais il reste que, à l'examen, elle apparaît ce qu'elle est vraiment : correcte, élégante et originale.

Nous devons encore à Napoléon Bourassa le couvent des Dominicains, à Saint-Hyacinthe, la petite église de Montebello, « une de ses plus charmantes créations », et l'église Sainte-Anne à Fall-River, cette dernière dessinée à soixante-quatorze ans. Ce sont des œuvres très différentes les unes des autres et très étudiées.

* * *

Il faudrait peut-être parler ici de Bourassa sculpteur : il fut en effet le premier maître de Philippe Hébert. Mais

passons, pour en arriver au trait de son talent où il apparaît vraiment et sans conteste un précurseur : Napoléon Bourassa fut l'apôtre de l'enseignement des arts chez nous.

Nous savons que dès la fin du XVII^e siècle, une École des Arts et Métiers, fondée par Mgr de Laval, existait à Saint-Joachim. Cette école ne vécut qu'un an, mais les cours de sculpture, peinture et architecture furent continués au Petit Séminaire de Québec, pendant le XVIII^e siècle. Nous savons en outre que, sous la supériorité de Messire Jérôme Demers, l'architecture religieuse était enseignée au Séminaire de Québec. Nous ne savons rien de plus. Peut-être, ici et là, dans quelque maison de la province, y eut-il des cours de dessin, intermittents, comme au Collège de Montréal. Mais sûrement, dans son ensemble, l'enseignement des arts plastiques était nul.

Quand Napoléon Bourassa revint d'Italie, il se trouva donc dans une société peu capable d'apprécier les tableaux. Et s'il est vrai qu'en ce temps-là il existait une critique littéraire qui jugeait les œuvres selon le parti politique auquel les auteurs appartenaient, on peut dire que la critique artistique était encore plus insignifiante. Notre artiste comprit que, avant de faire de la peinture chez nous, il faudrait former un milieu capable de la comprendre, une ambiance qui pourrait à la longue faire naître des talents nouveaux. A cette œuvre, il se consacra : elle devait être le labeur de sa longue vie. Ce travail ingrat et si peu récompensé lui a mérité non pas seulement notre admiration, — ce serait trop peu, — mais aussi notre profonde reconnaissance. Lors d'une exposition de ses œuvres, — quand son atelier passa en d'autres mains, — M. Jean-Baptiste Lagacé, qu'il avait un jour appelé « son fils spirituel », fit ressortir, dans une conférence, jusqu'à quel point il avait été un *précurseur*, un sagace initiateur. Ce texte ferait

ici fort bien l'affaire : il remplirait avec une compétence que je n'ai pas la tâche que je me suis fixée.

« En étudiant l'histoire de la Renaissance, disait le con-
« férencier de M. Bourassa, il avait été frappé de ce fait in-
« discutable que la cause fondamentale du merveilleux dé-
« veloppement de l'art à cette époque avait été le sentiment
« religieux; . . . ce sentiment était encore augmenté de l'amour
« de la cité que tous voulaient grande et belle; de là les ca-
« thédrales de marbre ou de pierre et les palais publics parés
« de toutes les séductions de la peinture et de la sculpture.
« Dans cette œuvre d'orgueil salulaire et bienfaisant, laïcs
« et ecclésiastiques unissaient leurs efforts et leurs ressour-
« ces. . . » Et Napoléon Bourassa crut que cette œuvre était
possible au milieu de la jeune civilisation canadienne du
XIXe siècle. Il se jeta dans la mêlée avec entrain et se
heurta bientôt à toutes les difficultés que devaient rencon-
trer après lui, les autres artisans d'art. Loin de se décour-
ager et de prendre le parti d'aller vivre en Italie, il resta
fidèle toujours au but qu'il s'était proposé.

Il eut la bonne fortune de rencontrer dans ses débuts
un abbé qui le comprit. . . M. Verreau lui laissa enseigner
le dessin à l'École Normale. Au bout d'un an le ministre
qui payait cette classe, s'étant informé si le nouveau pro-
fesseur était un « rouge », celui-ci ne daigna pas répon-
dre. . . et les subsides furent supprimés. Mais les « motifs
puissants » qu'on avait eus d'établir ce cours subsistaient.
Napoléon Bourassa les avaient exposés dans une « lecture » ;
il continua de les répandre par sa parole et surtout par sa
pratique. N'ayant plus à sa disposition de cours payés,
il en fonda de gratuits. Six ans après son amusante mé-
saventure politique, il devenait, en 1868, professeur de des-
sin aux classes du soir des « Artisans Canadiens-français ».
Trois ans plus tard, on le rémunéra, et, en 1874, il fut nommé

directeur de ce cours qui exigeait alors plusieurs professeurs. En 1877, pour répondre à ses appels réitérés en faveur des écoles de dessin au Canada, le gouvernement provincial lui confia la mission d'aller s'enquérir en France, des écoles d'arts et métiers : fonctionnement, programmes, personnel. Sa correspondance avec les autorités ne nous est pas connue, mais nous savons qu'après avoir visité plusieurs établissements français, il fit un choix de modèles pour l'étude de la mécanique et du dessin industriel et d'ouvrages concernant l'enseignement dans ces écoles. Le « Conservatoire des Arts et Métiers » lui prépara une série de dessins que, à son retour, il remit au gouvernement, ainsi qu'un mémoire sur les méthodes de ventilation, d'éclairage et de chauffage en usage en France. Tous ces rapports sont bien faits, pratiques et clairvoyants. L'écrivain ne se borne pas aux écoles d'art, il prévoit la nécessité des écoles techniques et il en recommande la fondation aux autorités civiles. Il devance son temps, et réclame des bourses pour permettre aux jeunes gens d'aller étudier dans les vieux pays.

Malgré tous ces travaux, le spirituel critique qu'il était trouvait le moyen de donner à la *Revue Canadienne* de fines chroniques sur nos Salons de peinture, sur nos constructions, sur l'état des arts au pays. Son autorité en ces matières était incontestée, et sa voix se faisant entendre presque seule, il était considéré par tous comme le champion de la haute culture artistique. Cette situation était si bien reconnue que, en 1880, lorsque le Marquis de Lorne fonde l'Académie des Beaux-Arts, Napoléon Bourassa en est élu vice-président.

Et le musée désiré par lui depuis si longtemps allait donc recevoir un commencement de réalisation ! Ce n'était pas trop tôt. Décidément notre province est réfractaire

aux musées. De nos jours même, n'est-il pas étonnant qu'une métropole de l'importance de Montréal ne possède pas son Musée d'histoire naturelle, par exemple, son Jardin zoologique, son Musée d'Arts et Métiers (nous avons des embryons de tout cela, mais rien en rapport avec notre population). Et pourtant, il y a des années qu'on en parle ! Quand Napoléon Bourassa commença sa carrière artistique, Mgr Bourget avait souhaité que ses toiles « marquaient le point de départ d'un musée national », et l'on exprimait le vœu que le gouvernement « vînt en aide à une entreprise qui ne pourrait qu'honorer notre pays. » Bourassa n'y cherchait pas un moyen de soigner sa propre réputation : bien plutôt un instrument nécessaire d'éducation. Il put voir, de son vivant, des Galeries de Beaux-Arts s'ouvrir dans nos villes : c'est à peine si quelques-unes de ses toiles y figurent. Mais il a laissé de nombreux tableaux et de nombreux dessins, — de l'immense Apothéose de Colomb jusqu'à ses projets de décoration d'église. Cette œuvre à elle seule formerait un musée ou du moins remplirait toute une salle dans quelque vaste bâtiment. Nous souhaitons qu'un jour elle trouve le palais où elle serait mise en valeur...

Cependant ne nous plaignons pas trop : Napoléon Bourassa eut quelques aubaines dans sa vie. S'il est un précurseur dans bien des voies, notamment dans celles des désappointements et des désillusions où tant de nos artistes se sont engagés, il faut dire que, une fois au moins, il eut l'occasion d'appliquer ses vues et de produire une œuvre satisfaisante. Bien d'autres n'ont pas eu cette consolation. Nous voulons parler, — c'est la quatrième fois, mais il faut y revenir, — de la chapelle de Lourdes.

« L'histoire de l'art, avait-il écrit, n'a qu'un enseignement... La vraie école a été, dans tous les temps,

« *l'atelier et l'œuvre* du maître, c'est-à-dire l'enseignement
« avec la pratique; la science acquise avec l'expérience; le
« talent et le caractère éprouvés par la tâche de tous les jours;
« la carrière ouverte sous l'œil rigoureux du patron, pour-
« suivie à côté de lui dans de grands travaux publics, et con-
« tinués, après lui, avec les traditions et l'esprit de suite d'une
« véritable et puissante famille. Voilà la source, véritable-
« ment féconde et vigoureuse d'où sont sorties ces puissantes
« écoles de Sienne, de Florence, de Pérouse, de Milan, de
« Rome et de Venise. »

Une école de Montréal !... Il fit ce rêve, et vraiment à lire comment il construisit et décora cette chapelle de Lourdes, on se croirait transporté dans quelque atelier florentin du XVe siècle. Maître et élèves travaillent de concert ! On a cité trop de fois la conférence dans laquelle l'artiste a révélé à ses admirateurs cette intimité de quelques mois avec de jeunes artistes qu'il initiait aux secrets de l'art : qu'il nous suffise de la résumer.

Pendant qu'il s'occupait de la construction, il formait ses apprentis au dessin. Quand le temple fut prêt à recevoir la décoration, il entreprit d'y faire travailler ses élèves. Très au fait des difficultés de tels ou tels motifs, il ne les confiait qu'à des élèves capables de les exécuter. Au moyen d'une gradation très pédagogique, intelligente aussi, et en même temps source d'émulation, il fit passer ces jeunes gens, ces enfants, de l'ornement simplement plaqué, à la figure humaine en grisaille, de la grisaille à la couleur, etc. Évidemment ce système exigeait une surveillance constante de la part du patron et l'obligea à maintes retouches fatigantes. Mais pendant que le maître corrigeait, les élèves s'instruisaient, et cette chapelle une fois terminée, ceux-ci purent gagner leur vie en se servant des connaissances qu'ils y avaient acquises. **Qui sont-ils donc ces élèves que Na-**

poléon Bourassa néglige de nommer ? M. Lagacé les connaît peut-être, car il leur reproche d'avoir oublié les leçons de *sobriété* et de *goût* que leur avait données le maître. Pas tous, évidemment, puisque l'un d'entre eux — Philippe Hébert — a atteint la gloire.

* * *

Arrêtons-nous ici : nous ne saurions tout dire et nous risquerions de répéter les excellents articles publiés à l'occasion de la mort de notre artiste; ou plutôt, finissons par une citation de l'un de ces auteurs anonymes qui veut ranger ce grand peintre, « père des beaux-arts au Canada », parmi les pionniers de notre gloire nationale. « Napoléon Bourassa a été, dit-il, pour son vaste domaine, ce que Garneau a été pour l'histoire, Crémazie pour la littérature, le curé Labelle pour la colonisation, l'abbé Tanguay pour l'arbre généalogique de notre race. Il fut, jusqu'à l'abnégation, l'effacement et les sacrifices pécuniaires, l'apôtre de l'esthétique au Canada. » Nous avons le devoir de nous en souvenir !

Olivier MAURALT, p. s. s.

LES NUMÉROS

Comme il arrive que des numéros de l'*Action française* sont perdus au cours de la distribution, nous invitons désormais nos lecteurs à faire leur réclamation pas plus tard qu'un mois après la publication de la livraison égarée. Ainsi, pour le numéro de février, publié à la fin du même mois, on aura jusqu'à la fin de mars pour réclamer. Ces contretemps, du reste, tendent de plus en plus à disparaître, par suite du remaniement que nous sommes à faire subir à nos listes d'abonnés.

LA NATIONALISATION DE NOTRE LITTÉRATURE

par l'étude de notre histoire

L'Action française publie cette étude avec plaisir — pour sa valeur intrinsèque et comme témoignage de l'état d'esprit d'une partie, tout au moins, de la jeune génération. L'auteur est étudiant à la Faculté de Droit, à Laval (Montréal).

La littérature canadienne-française trouvera son existence et sa perfection dans l'originalité de notre âme nationale. Sans cette originalité, point d'assises à une manifestation intellectuelle indigène. Il faut prendre conscience de nos diversités profondes, les aimer et les dire avec la saveur particulière que donneront à notre style et à notre pensée les qualités de notre génie.

C'est une tâche difficile. Gardant une intime ressemblance avec la patrie dont elle est détachée, toujours soumise à son influence intellectuelle et morale, notre race n'a pas la perception vive de ce qui la distingue, et ses livres, peu nombreux, ne lui rendent pas le témoignage net d'une individualité propre.

Il paraît bien que le premier devoir littéraire de l'heure est l'affirmation de notre personnalité distincte. Prouver qu'il existe en notre peuple cet équilibre, ce dosage particulier des facultés de l'intelligence et des qualités du cœur par quoi diffèrent les races, c'est poser les fondements mêmes de notre littérature. H. Taine apprit, autrefois, à ses compatriotes en mal de systèmes politiques imités de Londres, que « l'âme d'un Français n'est point

l'âme d'un Anglais ». Les écrivains du terroir nous rendent un service de cette sorte en dégagant certains éléments de notre originalité. Leur talent nous rend l'âme canadienne-française attrayante et sympathique.

L'histoire, non seulement expose les influences formatrices qui altèrent le tempérament du colon français, mais elle offre en regard les événements et les séries de faits qui attestent la réalité de ces influences et leur profondeur. Dans l'éloignement des siècles, nous distinguons bien leur action efficace et les singularités qu'elles produisent. La même page qui suggère l'hypothèse sert à la vérification. La grande loi de l'adaptation, de la formation des races par le milieu physique, le climat, les circonstances historiques, renferme le secret de notre âme nouvelle. L'homme est un être matériel sur lequel une empreinte se grave; il est intelligent et comprend la cause des événements, compare et juge; ensuite, il est un être volontaire qui façonne énergiquement sa nature pour la mieux approprier au succès. S'adapter, c'est toujours subir, dans une certaine mesure, et puis, c'est réagir.

Des conditions particulières de vie physique, intellectuelle ou morale enveloppent la race française au Canada. Inefficaces sur les colons venus directement de France, elles modifient, peu à peu, les générations nées en terre canadienne. Elles constituent un moule où l'âme française se modèle, dans le temps, des traits et des caractéristiques singulières. Il n'est pas nécessaire d'exposer ici ces conditions, ni de dire dans quel sens et sur quels éléments humains elles ont agi. M. l'abbé Groulx célèbre cette année l'avènement de notre nationalité, et nul mieux que lui n'est qualifié pour cette tâche de gloire.

Un agent vivant de transformation collabore, plus tard, avec ceux-là : la race anglaise s'établit parmi nous.

Une autre organisation politique et civile remplace les institutions anciennes; elle comporte des mœurs et des habitudes nouvelles. Désormais condamnés à vivre sous le même toit, les deux adversaires historiques n'oublient pas les griefs accumulés, et la lutte, commencée au fond des siècles, se poursuit en champ clos. Toujours sur la défensive, nous adoptons les armes que les ennemis ont choisies; n'ayant pas la triste initiative de l'attaque, le lieu de la bataille nous est imposé. Notre volonté de survivance inflexible ordonne les disciplines opportunes, provoque les réformes appropriées, commande les œuvres qui sauvegardent notre intégrité. Le mouvement économique, le réveil politique ou historique contemporain sont inspirés par une pensée de résistance, impérative comme l'instinct de conservation. Mais, par le contact quotidien, subi ou voulu, se produit l'infiltration des idées et des sentiments qui changent notre mentalité.

Une plante étrange croît dans les régions tièdes de l'Équateur; ses branches se courbent, touchent le sol et poussent des racines qui donnent naissance à des tiges nouvelles; chaque arbuste reçoit de la terre, d'abord, une sève nourricière, puis, par les mille canaux entrecroisés, une circulation de la même vie rayonne à travers la forêt. C'est un symbole révélateur de notre « âme locale et française tout à la fois », selon l'expression de M. Gabriel Hanotaux. Après avoir pris racine au sol canadien, nous y avons vécu, nous y avons souffert. Cela ne va pas sans créer des liens entre les vivants et les morts, entre les hommes et les choses. Aujourd'hui nous sentons bien que le Canada est notre patrie, nous savons que notre peuple forme une entité ethnique, avec ses préoccupations politiques ou sociales, ses besoins et ses aspirations uniques, ses problèmes complexes qui résultent de causes particulières.

Oserais-je affirmer aussi que notre idéal n'est subordonné à celui d'aucune nation étrangère ? que nous n'avons d'autre but national que nous-mêmes, c'est-à-dire la grandeur et la gloire de notre race ? que nos goûts, nos devoirs, nos préférences, ne nous sont imposés par personne ? Nous n'abandonnons pas aux étrangers le soin d'ordonner l'orientation de nos activités. Un peu intolérante et farouche à la façon du jeune homme passionné de Maurice Barrès, notre nationalité croit que rien ne vaut ses idées, ses passions, son patrimoine ; elle les étudie, et les affirme, avec une belle audace, « sous l'œil des Barbares », et sent une révolte instinctive en face des autres peuples qui veulent garder son âme en tutelle, ou substituer leurs caractéristiques aux siennes.

D'où l'on voit que de l'action simultanée des circonstances extérieures et de sa volonté sur elle-même, une race est née qui possède une âme originale, inexploitée, une âme opulente d'austères et rayonnantes beautés. Ce qu'elle a de vivace et de particulier est à l'intelligence, comme aux lèvres un goût nouveau et frais, comme aux yeux un paysage clair et pur. Nul n'a le secret des chants qui l'émeuvent autant que les passionnés qui ont empli leur cœur de son amour.

Mieux étudier notre âme nationale, c'est mieux la connaître ; et si mieux la connaître n'est pas nécessairement mieux l'exprimer, il n'en demeure pas moins vrai qu'on ne peut la bien exprimer sans la bien connaître. Or, rien ne supplée l'histoire pour nous en donner, avec la connaissance précise, l'amour ou le sentiment de ses particularités. La littérature nous manque qui est le miroir où se contemplent et s'examinent les peuples. Il n'est pas indifférent que nous ignorions cette âme, puisque se dire complètement, pour un écrivain, c'est toujours dire l'âme nationale qui est au

fond de lui-même. L'éducation doit tendre à la libérer. Elle doit tendre à la fortifier aussi, à l'enrichir selon ses préférences, toutes choses que la nôtre n'accomplit pas.

Une race, en effet, se rencontre un jour, que des dispositions initiales modifiées par des circonstances historiques prédisposent à l'idéal d'une certaine beauté, à l'amour de formes d'art particulières. Elle tient de là un caractère et des tendances propres. Chaque individu de cette **nation** est une reproduction plus ou moins parfaite de cette première image : il en a toujours les traits essentiels. Des méthodes spéciales sont nécessaires pour développer cet être spécial. Lorsqu'il s'agit de la sensibilité et de l'intelligence d'un écrivain surtout, instruments délicats, les conséquences d'un vice de culture sont désastreuses et de longue portée. Trois éléments forment un tempérament littéraire et lui procurent, en même temps, la matière et le canevas de son œuvre : l'éducation, les lectures et le milieu. Les leçons du professeur, les influences de la société, l'enseignement des livres doivent intensifier dans l'adolescent toutes les caractéristiques de sa race qui sont ses vertus profondes. Ils doivent travailler, dans une intimité étroite, à l'élaboration de vérités et de sentiments qui ne se contredisent point, mais s'ajoutent les uns aux autres, dans une belle harmonie. Parce que tout individu est de sa race et de son temps, il a besoin d'une éducation, de lectures et d'un milieu national pour son développement complet et normal.

Cette théorie est un peu abstraite, mais l'étude de notre situation l'illustrera bien. Autrefois, nos écrivains n'eurent pas une culture littéraire assez forte pour oser une forme personnelle. Comme des débutants, ils imitent des auteurs parfaits; ou bien, ils racontent les faits, aridement, et, sans apprêts, disent leur pensée. Toutes ces œuvres, nées du

désir louable de servir une cause, furent utiles en leur temps. Aujourd'hui, elles ont ce tort de tendre, au-dessus des choses canadiennes, un voile terne qui en dérobe la secrète nouveauté. Habitué aux perfections de la littérature française qui nous rendent sympathiques des objets étrangers, nous ne nous plaisons plus dans la contemplation de nous-mêmes, et les beautés de notre pays nous sont indifférentes, presque inconnues. Nous n'avons pas de littérature canadienne-française parfaite et riche. Les livres français sont l'unique aliment de notre esprit. « Au lieu de choisir dans la pensée de France et de l'accueillir comme une éducatrice, nous nous en sommes forgé un vasselage », suivant la formule de M. l'abbé Groulx. Notre originalité ne peut s'épanouir. C'est une lacune dans la formation littéraire du Canadien français, et, par ce fait, tous les talents subissent un amoindrissement.

La littérature française, en effet, n'est pas la fleur spontanée de notre civilisation. Elle ne cultive pas les parties canadiennes de l'adolescent, ses « réserves héréditaires », et lui impose, du dehors, des qualités étrangères. Au lieu d'être un levain intimement mêlé à la substance elle est un ferment disséminé à des endroits divers, et qui ne produit pas ailleurs son effet. Presque tout ce qui est canadien en lui reste inculte. D'où un affaiblissement de personnalité encore accru par les mauvaises habitudes intellectuelles contractées. Si la faculté d'observation lui manque, si une lecture le laisse trop passif et que les jugements des auteurs lui semblent des apophtegmes, ne le doit-il pas aux livres français qui l'obligent à toujours regarder dans son imagination pour reconstituer les paysages, les tableaux de vie sociale ou politique, exposent des sujets dont il ignore tout et aboutissent à des conclusions qu'il ne peut vérifier ?

Ces lectures préparent mal le jeune littérateur à dire ce qui lui chante au fond de l'âme. Par cela seul que nous vivons dans une société et dans un pays, que nos ancêtres ont subi les mêmes influences, nous sommes déterminés à exprimer toutes ces choses dont nous avons l'impression, la perception quotidienne, immédiate et directe. La vie, par ses multiples contacts, les répète et les grave dans notre sensibilité, toujours identiques, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. Lorsque nous en prenons conscience, il nous est loisible de nous exposer, de nouveau, à l'atmosphère d'un lieu, de refaire l'expérience ou de recommencer l'enquête pour fortifier la pensée, raviver la sensation ou recueillir de plus abondants renseignements. L'exercice est fructueux, car personne ne nous vaut pour pénétrer notre race, et la nature qui nous entoure nous livre ses beaux mystères. Dans l'intérêt de leur gloire, les écrivains doivent utiliser ces riches trésors déposés en eux. Ils excelleront seulement dans l'expression de tous ces sentiments et de toutes ces pensées, longtemps amassés et couvés avec une inquiétude ardente.

Mais nos lectures françaises *exclusives* ne renforcent pas ces émotions, ni elles n'augmentent ces connaissances précises. Elles ne provoquent pas leur méditation, ni une activité mentale qui les étudie, les coordonne et les éclaire; elles ne nous excitent pas sur les sujets qui nous sont connus. Elles nous imposent d'autres émotions et d'autres connaissances : c'est une culture en surface et non en profondeur. Ce qu'il y a de plus grave encore, la littérature française, par sa force attractive, nous détache des choses qui nous sont chères et nous attache à des objets étrangers. Troublés par ces voix de sirènes, les auteurs canadiens dédaignent les sources puissantes qui jaillissent en eux pour creuser des puits artificiels. Les choses canadiennes sont sans attrait.

Il en résulte une apathie singulière et l'indifférence pour toutes les préoccupations de leurs contemporains, et le mépris qui oublie que la race canadienne-française est aussi digne que la race française, que le monde canadien est aussi beau que le monde français, même si nos écrivains, empêchés par des circonstances plus fortes qu'eux, n'ont pas su les décrire avec une perfection pareille.

Encore s'il était possible de construire solide sur ces bases exotiques. Mais, qu'on le sache et qu'on le retienne, l'observation passagère et fragmentaire, l'impression unique et subite, toutes les réminiscences, les sentiments livresques n'ont jamais produit et ne produiront jamais que des œuvres sans consistance, sans vérité et sans vie. Elles pourront avoir la beauté mignarde des plantes de serre, mais non la vigueur saine des grands chênes dans le ciel. Une imagination, des sentiments surmenés, une invention totale des paysages et des décors, un échafaudage de théories sur des faits imparfaitement connus et mal interprétés n'ont pas la force qui soulève et anime les talents.

On peut conclure que les lectures françaises exclusives produisent ceci : le désaccord entre la formation par les livres et la formation par le milieu et l'éducation; le désaccord ou plutôt la dissemblance entre les émotions, les informations des livres, et les impressions et les connaissances acquises par l'éducation et dans le milieu; la tendance, pour l'écrivain, à exprimer des choses étrangères, ce qu'il ne peut faire avec puissance, et le dédain pour les choses canadiennes qu'il dirait avec tant de bonheur. Et cela produit les « déracinés » intellectuels. Sans racines profondes dans la société où ils vivent, sans racines dans le passé de leur race, sans racines dans la terre qui les porte, ils n'ont pas l'avantage des sèves généreuses et vivaces qui hâtent les frondaisons merveilleuses. Ils s'amuse

féeries légères et brillantes. Le déracinement, c'est la grande maladie envahissante dont souffrent les intellectuels canadiens, et qui dissout des forces utiles et nécessaires.

Il ne faudrait pas, de ces conclusions un peu sévères, déduire qu'il faille rejeter toute littérature française. Ce serait une entreprise absurde qui tournerait à notre détriment. Outre qu'elle est l'universelle informatrice des doctrines et des idées, elle nous apprend encore des méthodes et la technique de l'art. Mais ce qu'il faut à tout prix, c'est un contrepoids à nos lectures françaises. Elles ne doivent plus être exclusives. Et comme la marque nationale est profonde en nous, un ensemble solide de lectures canadiennes suffirait, avec les influences du milieu, pour la maintenir distincte et claire.

Notre histoire, parce qu'elle forme la partie la plus considérable de notre littérature, la plus attrayante et la mieux appropriée au but désiré, détruira les inconvénients de notre situation anormale. Elle contrebalancera, de manières diverses, les conséquences d'une formation désastreuse. Reconstituer autour de son âme l'ambiance historique qui enveloppa notre peuple au cours de sa vie, c'est créer l'atmosphère propre à le fortifier dans ses instincts et ses qualités héréditaires, à l'orienter dans la ligne de ses tendances secrètes. Et s'il est vrai qu'un homme ne prend dans les livres que ce qui s'accorde avec ces mêmes tendances, une œuvre d'un auteur de sa race offre toujours plus d'aliments pour les fortifier. Les mots sont alors chargés de plus de sens, de plus de souvenirs, de plus d'évocations. Affermir en nous notre personnalité canadienne-française, l'imprégner de tous les effluves d'atavisme qui assainissent, la rendre si vigoureuse qu'elle soit capable d'assimiler tous les éléments étrangers, me semble un travail

préparatoire nécessaire sans lequel notre intelligence risque d'être asservie. Aurons-nous la crainte d'opposer, même aux Français, notre individualité, et de l'enrichir de ce qu'ils nous offrent ? Ayons l'ambition de n'être les serfs de personne et de vivre sur notre fonds.

La méditation de notre histoire nous rendra cet autre service d'égale importance, de nous donner un système d'idées et de sentiments sur notre peuple et notre pays. Lorsque nous sommes jeunes, dans l'aventure de notre personne à travers les livres et la vie, des pensées se déposent en nous. Plus tard, elles s'ordonnent et s'organisent de manière à constituer comme la structure mentale de notre cerveau. C'est un cadre où viendront se placer les connaissances et les émotions. Il importe que ce système soit national afin de bénéficier de l'enseignement journalier des hommes et des choses. Autrement, nos observations nous occupent un moment, et s'échappent. Peut-être aussi que, préoccupés de théories que nous nous voudrions appliquer ou dont la vérification doit être faite, nos regards sauront mieux voir notre société et l'observer avec minutie.

Tous les problèmes contemporains ont aussi des éléments historiques. Le présent n'est qu'un effet dont le passé est la cause. Nos annales nous indiquent les mouvements politiques, intellectuels ou religieux, les mouvements sociaux et économiques, elles nous inspirent le désir d'en suivre le cours et l'évolution, elles nous les révèlent même dans le temps présent. Il est impossible de comprendre et de résoudre sûrement toutes les questions discutées sans connaître leur origine et leur développement. Autrement on préconise les initiatives vaines, ou l'on porte des jugements inexacts. Une lumière s'épanche du fond de l'histoire qui éclaire notre milieu social. C'est pourquoi les amateurs du passé nous paraissent les meilleurs observateurs

du temps présent, ceux qui voient le plus clair, le plus juste et le plus de choses, et que l'on peut suivre avec foi.

Si les historiens, en général, sont des sociologues ou des politiques avertis, ils sont aussi des patriotes convaincus. Ils appuient de faits leur instinct, et le nourrissent de raisons. Ils connaissent les causes des infériorités de leur race que les conditions difficiles de sa croissance ont *occasionnées*, et les mâles angoisses de sa vie sont lourdes à leur cœur. Notre nationalité a besoin de tous les talents : jamais une aube ne lui présage une journée pacifique, et pour le travail national les forces communes suffisent à peine. Les écrivains canadiens-français ont besoin de ce patriotisme profond. Principe extra-littéraire si l'on veut, mais qui, comme toute passion maintient l'attention sur son objet, sur les idées et les faits qui l'animent. Un écrivain patriote se considère comme une fonction de sa race, son interprète véridique ou son héraut retentissant. Il aspire à dire la fierté ou la douceur calmante de ses rêves, à formuler ses aspirations et ses besoins. Rien ne lui est inconnu des inquiétudes qui la troublent, et il impose une austère discipline à sa vie, afin que sa gloire rayonne en lui, et que par lui, magnifique, elle s'épande sur le monde.

Que les auteurs fatigués des redites banales aillent puiser dans notre histoire les idées neuves, l'inspiration des sentiments lumineux et la fraîcheur des émois d'une race nouvelle dans l'immensité béante d'un monde nouveau. Rien, d'ailleurs, n'égale la valeur fécondante d'une lecture nationale. Elle remue les observations, les émotions accumulées. Traitant de choses connues, elle tient l'esprit en éveil et, par une comparaison instinctive entre la pensée de l'auteur et la nôtre, nous contrôlons ses jugements; des aspects neufs nous découvrent des perspectives d'idées qui sollicitent au travail notre intelligence.

Par ces voies nombreuses, l'étude et la méditation de notre histoire nous conduisent au nationalisme littéraire. Le nationalisme littéraire, c'est l'expression de notre âme nationale, de notre société, de notre milieu physique; c'est, dans nos livres, non seulement notre âme ancienne, les mœurs du temps passé ou les souvenirs héroïques qui s'en exhalent, mais encore notre âme contemporaine, avec ses ardeurs et ses fiertés. Quelques-uns le nommeront régionalisme, mais c'est un régionalisme élargi, plus compréhensif et capable d'embrasser plus de choses. Nos écrivains doivent se rendre compte que les écrivains de tous les pays sont des nationalistes littéraires. Ils ne cherchent pas en terre étrangère la matière de leurs œuvres, si ce n'est à titre d'information ou de curiosité. Nous sommes destinés à dire le « canadianisme », par hasard de naissance si l'on veut, mais surtout pour ne pas nous diminuer. Et c'est le devoir de la jeunesse à l'heure où beaucoup de nos intellectuels en ont le dédain, de publier cette vérité avec crânerie, de la défendre, même avec un peu de fracas, pour qu'il en reste quelque chose.

En pratiquant cette discipline, on établit une littérature canadienne-française. On lui donne des bases solides, une âme nationale. Canadienne par la sensibilité, les idées et les objets, par la psychologie des consciences, les questions étudiées, par son fonds enfin, elle s'élancera d'un jet puissant « vers la supériorité ». Certes, nous écrirons toujours en français; mais qui ne voit que la langue, pour être la différence la plus matérielle entre les littératures, n'est pas la plus forte, ni la plus concluante? Ce n'est pas un travail qui se puisse retarder : les groupes français disséminés dans l'Amérique ont plutôt notre caractère et notre tempérament. Nos origines sont communes; il est naturel qu'ils reçoivent de nous la vie intellectuelle. Il faut que la vieille

province, comme un cœur fort, aux pulsations victorieuses, refoule jusqu'à l'extrémité de ses veines un sang régénérateur et abondant.

Que les jours soient proches où les enfants pourront s'émouvoir aux seuls livres de leurs pères. Notre histoire n'apprend pas à craindre l'existence de pionniers intellectuels. Celle-ci est pourtant bien décevante et bien rude en notre pays. Les écrivains usent leurs forces dans le double souci du pain quotidien et du travail littéraire. La tristesse leur est commune de réussir à moitié dans leurs deux tâches et, dévoyés, conscients de ne pouvoir manifester jamais la meilleure partie d'eux-mêmes, et la plus riche et la plus noble. Acculés à cette impasse, aux moments d'amère solitude, qu'ils se souviennent des défricheurs hardis, autrefois, à l'heure du crépuscule d'hiver. Une angoisse s'épanche de la forêt hostile qui se détache sur la blancheur de la neige et le bleu trop dur du ciel; on dirait que la nature immobile subit la souffrance indicible du froid, que les choses ont des plaintes, que le pressentiment d'une douleur surhumaine envahit les êtres. Isolé dans son abri de billots équarris, seul avec la femme dont il aime l'apaisante, la silencieuse douceur, le colon français, pénétré de toute la mélancolie immense de la terre, sentant l'insécurité de sa vie, de son amour et de son rêve triomphant, s'abandonne à la nostalgie troublante de la France, cependant qu'au dehors le vent soulève la neige en larges nappes qui claquent comme des voiles.

Il a persévéré, malgré tout, le Français nostalgique, et la pérennité de son œuvre témoigne de la grandeur de ses sacrifices.

Léo-Paul DESROSIERS.

A TRAVERS LA VIE COURANTE

Paroles de chef

A-t-on assez remarqué, dans l'*Action française* de décembre, les quelques lignes où de sa haute autorité, l'éminent archevêque de Saint-Boniface signale et encourage cette humble mais puissante lutte « par les détails », d'où est née la Ligue des Droits du français et qui demeure l'un de ses principaux objectifs ?

Le digne successeur de Mgr Langevin trace d'abord, en quelques phrases lapidaires qu'on croirait tombées des lèvres mêmes du « grand blessé de l'Ouest », tant elles rappellent ses nobles accents, les directives de la lutte pour la conservation de notre langue : « La meilleure garantie du français au Canada c'est qu'un peuple fier veut le garder.— Si nous voulons du français au Canada, c'est à nous d'en mettre.— Remissions les grandes déclarations sur la beauté du patriotisme, si nous n'avons pas le courage, chaque fois que l'occasion s'en présente, de nous montrer patriotes agissants. »

Importance des détails

Puis, dégageant de ces principes les conclusions pratiques, ne craignant pas d'entrer dans les détails, s'y arrêtant même avec une insistance qui, de la part d'un tel chef, dit toute leur importance, il écrit : « J'ai une lettre à adresser; pourquoi ne pas l'adresser en français? Quelle vétille, diront un grand nombre! Quand la vétille se sera répétée dix ou douze millions de fois au cours d'une année, la résultante sera-t-elle vaine? Vous écrivez à un ministère du gouvernement fédéral; le français y est officiel; quelle bonne raison pouvez-vous avoir d'écrire en anglais? Votre dignité personnelle aussi bien que l'avantage des vôtres demandent l'emploi du français.

« Vous avez à mettre une enseigne au-dessus de votre porte; la ville ou le village que vous habitez est aux trois quarts de langue française; sied-il à un Canadien français conscient des droits de sa langue, d'employer l'étiquette anglaise? Substituer ainsi l'anglais au français, c'est infliger à sa race une marque d'infériorité et c'est en même temps donner aux étrangers l'impression fâcheuse qu'il y a peu de français au Canada, ou que l'on n'y tient pas. »

Certes, de telles paroles sont à retenir. Elles consacrent ouvertement l'humble campagne menée depuis deux ans dans cette revue. De voir ainsi un grand évêque la prendre sous son patronage, en sonner lui-même la charge, lancer vaillamment ses mots d'ordre, nous est un puissant réconfort.

La part du clergé Nous nous permettons d'ajouter, puisque l'occasion s'en présente, que le clergé — mieux peut-être que tout autre corps social — a su comprendre l'importance de cette lutte et y coopérer. Ce qu'il a fait pour le maintien de notre nationalité sur les vastes champs de bataille où se jouait son existence, sur le terrain de la paroisse, de la colonisation, des écoles, il a voulu l'accomplir aussi dans les humbles tranchées de la vie courante. Là comme ailleurs on le trouve au premier rang, prêt à remplir les rôles variés qu'impose le péril qui passe : sentinelle vigilante, soldat aux rudes randonnées, chef même, s'il le faut, intrépide et clairvoyant !

Ainsi, n'est-ce pas un prêtre — un prêtre, dont je n'ai pas à louer ici, dans ces pages de l'*Action française*, le patriotisme actif et éclairé — l'abbé Lionel Groulx, qui jetait à un auditoire vibrant ces énergiques paroles : « Nous voulons qu'elle (la langue française) règne en ce pays, partout où elle a le droit de régner, depuis le discours du trône lu par le représentant de Sa Majesté, depuis les actes officiels du parlement fédéral, jusque sur l'effigie du timbre-poste, jusque sur le billet de chemin de fer, jusque sur la correspondance de tramway. » Et ces autres : « Pouvons-nous prétendre à la qualité de race française vivante, nous qui permettons qu'on ne nous serve presque partout que des affiches et des annonces en langue anglaise, excepté pour les *Défense de fumer* ou les *Défense de cracher* ? qui, sur nos chemins de fer, sur nos compagnies de bateau, tolérons qu'on ne nous parle qu'en anglais; qui, jusqu'à ces tout derniers temps, ne demandions le numéro de téléphone qu'en anglais, n'acceptons des compagnies d'utilité publique que de la correspondance en anglais, ne lisons dans nos cafés et nos restaurants que des menus en anglais ? Croyez-vous que beaucoup d'autres races, ayant l'orgueil de leur origine et la volonté de vivre, toléreraient longtemps chez elles un pareil régime ? »

N'est-ce pas encore un prêtre, l'abbé Émile Lambert, chancelier du diocèse de Montréal, qui faisant écho à ces fières déclarations, demandait en juin dernier, aux membres de l'A. C. J. C., réunis en congrès, de ne pas considérer ces détails dans la lutte pour la langue comme

des *vétilles*, mais de leur accorder au contraire une grande importance, de les mettre au premier rang dans leurs préoccupations patriotiques ?

Des paroles aux actes Voilà bien — car nous pourrions apporter plusieurs autres témoignages — les directions du clergé sur ce sujet. Mais il ne s'en contente pas, il veut lui-même donner l'exemple. Aux paroles il ajoute les actes, il agit comme il demande d'agir. Quelques faits entre mille.

En août dernier revenait à Québec, après un séjour d'une dizaine d'années en Europe, un Canadien français, prêtre de la Congrégation de Saint-Vincent-de-Paul. Il alla s'inscrire aussitôt afin d'obtenir un certificat d'enregistrement. Ce ne fut qu'au bout de deux mois que celui-ci lui arriva d'Ottawa. Et encore il n'était pas satisfaisant. Le nom, par exemple, du destinataire avait été lourdement estropié. Il écrivit sans tarder la lettre suivante :

« Monsieur le secrétaire du Bureau-chef d'Enregistrement,

Ottawa.

« Monsieur,

J'ai l'honneur de vous renvoyer un certificat adressé ici sans doute « par erreur. Car nous ne connaissons pas dans notre établissement « de *Rev. Jules John Plamondon*. Nous n'avons ici que le Père Jules-« Joly Plamondon qui s'est fait enregistrer en *août* et non en *August* « dernier.

« Veuillez avoir la bonté de m'expédier un certificat aussi sérieux « que celui-là, sans y faire deux énormes fautes qui sentent l'*english* à « plein nez, dans le nom et le prénom, et daignez pousser la délicatesse « jusqu'à remplir *en français* les blancs d'un texte français. »

Un bon résultat Ah ! si tous les nôtres avaient le courage d'agir, dans les mêmes circonstances, aussi vaillamment que ce prêtre ! Pour lui, sa récompense ne se fit pas attendre. Presque aussitôt il recevait, signée d'un nom bien français, la lettre suivante :

« Mon révérend Père,

J'ai reçu votre lettre ce matin et j'ai corrigé les deux fautes mentionnées. C'est regrettable que ces demoiselles anglaises ne sachent « pas mieux écrire le français. Nous recevons souvent plusieurs lettres « comme la vôtre, et par malheur ceux qui sont en tête de ce département ne les voient pas. Nous sommes chargés de répondre.

« On m'a dit de corriger votre certificat et d'écrire une petite note. « Excusez-moi si cette note est plutôt longue. Je ne voulais pas laisser « votre lettre inaperçue.

« Veuillez agréer les respects d'une petite Canadienne.

« VIVE LA LANGUE FRANÇAISE !!

B..... »

Les billets de chemins de fer

N'est-ce pas que voilà une démarche fructueuse ! Toutes ne donnent pas des résultats aussi rapides, mais aucune n'est stérile : elles préparent au moins le terrain où la bonne semence finira par lever. Ainsi la suivante. Il s'agit cette fois de chemin de fer. On sait que les membres du clergé reçoivent du gouvernement un certificat leur permettant de voyager sur son réseau à moitié prix. Cette année, un livret contenant une série de billets a remplacé le certificat. On l'obtient sur demande personnelle. Or il est rédigé uniquement en anglais. Un Père du Saint-Sacrement s'est hasardé à demander si on ne pourrait lui envoyer un livret français. « *Beq to advise that we have not any of these in French* », fut la réponse. — Eh bien ! alors, répliqua le Père, je vous retourne celui que j'ai reçu, car je le considère plutôt comme une injure que comme une faveur. Et je ne cesserai de protester que vous ne m'ayez donné satisfaction.

Voilà qui est bien fait. D'autres, m'a-t-on dit, ont agi de même. Que le mouvement se généralise, que des protestations soient faites en haut lieu, et justice sera rendue.

Marchands de l'Ontario

Ces deux exemples viennent du clergé régulier. Je pourrais en citer encore plusieurs dus à des membres d'autres ordres : dominicains, jésuites, franciscains, oblats. Ils prouvent que l'habit religieux n'étouffe pas le patriotisme. Mais prenons quelques faits chez le clergé séculier.

Plusieurs maisons de commerce ontariennes ont une grosse clientèle dans notre province. Elles oublient trop souvent que notre langue est le français. Telle cette maison d'ornements d'église qui envoyait, il y a quelques mois, une circulaire uniquement anglaise à un bon nombre de nos prêtres. L'un d'eux, récemment nommé chanoine, l'avertit charitablement qu'elle ne devait pas songer à traiter avec les Canadiens français aussi longtemps, non seulement qu'elle écrirait en anglais, mais même que le règlement XVII existerait ! Si tous les marchands ontariens, ajoutait-il, qui ont des clients dans notre province voulaient exiger le retrait de cette mesure, ils l'obtiendraient. Nous attendrons leurs actes pour les encourager.

Étiquettes bilingues

Par contre, des épiciers montréalais dont les produits portent des étiquettes bilingues, ont reçu des commandes de plusieurs curés, nouveaux clients gagnés, avouaient-ils eux-mêmes, par le bilinguisme qu'arboraient enfin les boîtes de conserves et les estagnons d'huile d'olive, trop longtemps unilingues.

C'est aussi un curé, le regretté M. Perron, de Sainte-Anne-de-Bellevue qui, dans un beau geste, décerna une médaille aux jeunes du collège de Rigaud pour leur ténacité à exiger qu'un employé de chemin de fer leur parlât français. Et lorsque nous avons signalé, dans cette chronique, l'usage habituel que font nos ouvriers des termes de métiers anglais, le premier à relever nos remarques, à suggérer quelques initiatives propres à enrayer cette tendance, fut un prêtre, aumônier des unions ouvrières.

La lutte nécessaire

Que conclure de tout cela ? Au patriotisme de notre clergé ? Oui, certes ; mais aussi à l'importance, à l'opportunité, à la nécessité de cette lutte par les détails. Tant d'hommes éclairés ne l'entreprendraient point, ne s'astreindraient pas aux minuties, aux démarches, aux ennuis qui lui sont liés, si elle ne s'imposait impérieusement, s'il ne fallait réagir contre une funeste apathie. Chaque jour d'ailleurs se charge d'apporter de nouvelles preuves. Tout récemment encore, les administrateurs de cette ville que fondèrent le sang, le labeur, l'idéal français ; qui, par la langue et les traditions de ses habitants, est la quatrième ville française du monde ; les administrateurs de Montréal, dont quatre sur cinq sont de descendance française, s'attiraient d'un officier militaire anglais le reproche d'ignorer le français dans un de leurs actes officiels.

Et ce n'est pas la première fois. Et ce ne sont pas les seuls coupables. Qu'on entre actuellement dans les gares de notre métropole. On y verra des affiches concernant les soldats qui reviennent au pays. Elles sont toutes uniquement en anglais, même celles posées par des sociétés qui, pour les payer, ont recueilli de l'argent chez les Canadiens français !

Sans doute la campagne énergique et constante que mène un petit groupe est efficace, mais pour être décisive elle devrait être appuyée par un plus grand nombre de nos compatriotes. Qu'au moins tous les lecteurs de *l'Action française* nous apportent cette aide !

Pierre HOMIER.

JOURNAUX, LIVRES ET REVUES

Les « Billets du soir » de M. Albert Lozeau¹

M. Lozeau, par un mérite poétique incontestable, s'est imposé à l'attention du public qui ne lui a pas ménagé ses sympathies. Ses trois recueils de vers : *L'Ame solitaire* (1906), *Le Miroir des jours* (1912), *Lauriers et feuilles d'érable* (1917) lui assurent une place d'honneur au Parnasse canadien.

Nous n'avons pas dessein d'étudier ici ces ouvrages. Un de nos meilleurs critiques l'a fait avec sa délicatesse habituelle². M. l'abbé Camille Roy a rendu pleine justice au talent de l'écrivain et fait ressortir la valeur de l'œuvre publiée jusqu'à présent. Notre tâche est plus modeste : signaler simplement au lecteur la troisième série des *Billets du soir* et parcourir rapidement les trois volumes. Le genre sans doute n'est pas nouveau. et, sans parler des ouvrages analogues en France : *Billets du matin* de Jules Lemaître, *Carnets d'un sauvage* de Henry Maret, *Billets de Junius*, dans l'*Écho de Paris*, plusieurs volumes semblables ont depuis quelques années enrichi notre littérature canadienne. *Lettres* de Fadette, *Autour de la maison* de Michelle Le Normand, croquis de Bilodeau et de Ginevra, nous avons là tout un recueil de *billets* dont la lecture est pleine de charme. Chaque page ne saurait prétendre à l'immortalité, mais il y a des morceaux d'une belle venue et l'ensemble est agréable à parcourir.

M. Lozeau reste poète, même en prose, et sent parfois le besoin de revenir à la forme ailée du vers. Cela ne doit pas nous surprendre. Il l'avoue lui-même :

*Celui qui mit un jour sa lèvre,
Poésie, à ton vase d'or,
Dans la peine, l'amour, la fièvre,
Y reviendra jusqu'à la mort.*

(1ère série, p. 123).

¹ 1ère série (1911); 2e série (1912); 3e série (1918) — Imprimerie du *Devoir*, Montréal.

² M. Albert Lozeau, par l'abbé Camille Roy, dans *La Nouvelle-France*, de février 1917, pp. 49-63.

C'est ainsi que, sur une quarantaine de billets, le dernier volume renferme six ou sept poèmes badins ou gracieux et, dans un grand nombre d'articles en prose, on sent passer le souffle divin de la muse.

Un premier trait qui nous frappe dans les *Billets du soir*, c'est l'horreur du terre à terre et du convenu. Sur un ton souvent ironique et qui se hausse parfois jusqu'à l'indignation, l'artiste combat tout ce qui lui semble vulgaire. Le tintamarre des rues et le cri strident des automobiles, le papotage des salons et le ridicule des modes excitent sa verve. Relisez *Pages intimes* (2e série, p. 81), vous y trouverez une satire trop vraie pour n'être pas attristante. M. Lozeau déplore le sort de l'artiste « condamné à pétrir avec son sang des poèmes plus rouges que les pommes des pommiers » (3e série, p. 22.) L'esprit pratique qui contraint le poète à faire de sa plume un instrument banal et le force, pour gagner son pain, à consacrer au travail de la traduction ou de la réclame des heures qu'il voudrait réserver à l'inspiration, l'irrite surtout. Il se contente habituellement de railler le manque d'esthétique et de goût (1ère série, p. 50 : *L'art souverain*, etc.), mais sous l'ironie un peu amère une impression piquante se dégage de certains billets. Dans *L'art souverain*, il flétrit justement les paroles d'un gros politicien qui disait de Nelligan : C'est un brave garçon, il est très intelligent, mais il a la manie d'écrire en vers (1ère série, p. 52). Et ailleurs : « Depuis qu'un labeur mercantile remplit mes jours, même aux instants de loisir je ne lève plus les yeux au ciel. . . J'ai perdu la faculté de me recueillir sur autre chose qu'une phrase anglaise, — quand je traduis. . . » (1ère série, p. 80). Les traits semblables abondent dans les trois volumes : le sourire ne réussit pas toujours à dissimuler l'émotion que lui inspire l'indifférence générale en présence des œuvres d'art et des artistes.

M. Lozeau se dégage vite de ces pensées déprimantes et pour se consoler, il contemple la nature, comme il la voit autour de lui. Ses voyages ne s'étendent guère plus loin que le Mont-Royal et le parc Lafontaine, mais il sait, dans cet horizon restreint, découvrir l'incomparable beauté des choses. Ce qu'il aime surtout, en vrai poète, c'est l'automne : ne lui renvoie-t-il pas l'écho de son *âme solitaire* ?

« Dans le ciel d'aujourd'hui, il voyage un peu d'automne. Une brume aérienne tamise les rayons du soleil, le vent léger est frais, et les arbres frissonnant annoncent l'envolée prochaine des premières feuilles mortes. . . C'est septembre, un mois de nuances et de transition, un mois d'air argenté, de lumière adoucie. La fumée traverse dans l'es-

pace comme fatiguée, et sa teinte gris foncé s'épand sur le gris pâle de l'horizon rapproché. En vérité l'été se meurt. » (2e série, p. 89).

Relisez *Fin d'automne* (3e série, p. 27) et *Le vent d'automne*, (3e série, p. 47) et surtout *Septembre, octobre*, (3e série, p. 67) et vous y admirerez le talent de l'auteur :

« Septembre, octobre, quelquefois novembre, les mois les plus poétiques de l'année, les plus profonds aussi par les pensées qu'ils éveillent et les impressions qu'ils font naître; septembre, octobre, embués d'argent, dorés de soleil, azurés de ciel; septembre, octobre, enguirlandés de feuilles multicolores, éventés de brises tièdes et languoureuses aux inusiques affaiblies; septembre, octobre, quand ils ne pleurent pas sans cesse, donnent à l'esprit de grandes ailes qui planent au-dessus du monde, et s'élèvent dans l'infini du rêve ! »

L'hiver, il aime de son balcon, se faire ensevelir sous la neige qui rafale (*Dans la tempête*, 3e série, p. 103), ou derrière les vitres blanches contempler « les images dessinées en givre sur la vitre, et qui sont de toutes les flores, de toutes les formes. Quand la fenêtre a reçu l'impression de l'hiver, elle présente le tableau le plus délicat à l'œil humain. Nul pinceau n'en rendrait la nacre mate, le glacié immaculé, ni surtout cette arrière-pensée d'éblouissement solaire. L'azur n'y transparait pas, on n'en voit pas la teinte, mais on le sent mêlé, fondu comme une couleur dans une autre, à l'éclat du jour vibrant sur la vitre. C'est un rayonnement apaisé, pâle et clair, qu'on dirait tamisé par d'invisibles rideaux, pour une chambre de malade qui dort » (1ère série, p. 103).

M. Lozeau aime beaucoup aussi à décrire ce qui l'entoure, à raconter les menus faits de la vie quotidienne. Il a beaucoup d'observation et pourrait faire siens les vers de Rostand :

*J'écoute d'une oreille artiste et qui s'aiguise
Des bruits que nul ne percevait que moi.*

Sur des riens il brode mille détails délicieux. D'une touche délicate, il sait ne pas appuyer et nous faire sourire d'un incident presque banal. Nous nous intéressons à sa chatte « blanche, onduleuse et simple, aux yeux de phosphore vert, qui rôde silencieusement par la maison et fait encore moins de bruit que l'horloge » (1ère série, p. 13), à ses poissons rouges, que la chaux va faire mourir (3e série, p. 51). La petite cousine et sa poupée nous sont maintenant familières et, comme M. Lozeau, du toit nous écoutons la conversation des cantonniers de

la rue (2e série, p. 81) ou des gamins heureux de voir « leurs moines qui dorment avec une complaisante paresse, en dévidant longuement un léger bruit de soie harmonieuse... » (2e série, p. 19). Le cheval qui passe avec son chapeau (2e série, p. 53), le moineau qui s'ébat sur la chaussée (1ère série, p. 27), la femme lourde « menant gravement en laisse un embryon de chien » (3e série, p. 37), tout cela nous réjouit ou nous agace. Nous aimons surtout les entretiens du poète avec son ami qui lui ressemble comme un frère, et où se discutent sous la forme du paradoxe, tant de vérités profondes. Nous nous attardons à rêver avec le maître du logis, à regarder « les petites cheminées ayant sans cesse un léger panache qui flotte » et dont les fumées, « dans les beaux soirs d'été, montent droit vers les étoiles, aussi invisibles que des pensées » (1ère série, p. 23). Que l'heure soit *harmonieuse, nonchalante* ou *silencieuse*, nous sommes en agréable compagnie pour admirer l'hirondelle qui s'envole vers l'azur et prêter l'oreille aux murmures du vent « qui tourne, vole, tel qu'un oiseau rapide et se précipite où nous allons tous : vers l'infini. »

Si la plupart des billets nous donnent l'impression de fantaisies gracieuses, de bibelots finement ouvrés, il faut bien avouer que parfois le trait est forcé, la plaisanterie un peu lourde, et que certaines expressions étonnent et déplaisent chez un poète aussi délicat. Comment ne pas regretter aussi que l'amour, chanté souvent avec tant de douceur, inspire ailleurs des images trop réalistes ? Ce sont là taches légères, et combien plus fréquents, même dans les billets badins, sont les coups d'ailes vers l'idéal !

En relisant quelques billets on ne peut s'empêcher — *si parva licet componere magnis* — d'évoquer la manière de Hérédia ouvrant au dernier vers de ses plus beaux sonnets une perspective presque infinie. Souvent aussi chez le *billettiste* du *Devoir*, après une description détaillée et même minutieuse, au trait final l'horizon s'élargit et la pensée stupéfaite prend son essor à travers l'immensité.

Lisez *Deux odeurs* (3e série, p. 13). L'auteur y chante l'odeur du pain « à la croûte souple et dorée, qui garde encore autour d'elle, poudre immaculée, un duvet de farine » et l'odeur « retenue et persistante de l'eau antique, de l'eau toujours pareille à elle-même qui tombe depuis des siècles et des siècles, imprégnant la terre, depuis qu'elle tombe, de son parfum vénérable, unique, universel ! » Et voici la conclusion :

« Vive l'eau ! et gloire éternelle au pain quotidien, force des corps, au pain qui sent aussi bon que l'eau et dont la farine auguste compose le petit soleil blanc de l'hostie sur les autels chrétiens ! »

Et plus loin, méditez la fin de l'hymne au printemps intitulé : *En marche* : « Dans un mois beaucoup d'hommes naîtront, beaucoup d'hommes mourront; mais ce sera le printemps quand même, — le printemps fugitif pour ceux qui naissent, le printemps éternel pour ceux qui meurent... » (3e série, p. 124).

M. Lozeau aime à l'occasion donner de fortes leçons de vrai patriotisme ou de philosophie chrétienne. Qu'on relise : *Au feu* dans la seconde série, *Vive contrariété*, *S'oublier* et surtout le billet final : *La paix*, dans la troisième série, on y trouvera matière à réflexion.

Quand M. Lozeau délaisse la prose pour les vers, il écrit aussi de gentils billets. L'étroite colonne de journal se prêterait mal à la gravité de l'alexandrin, et il dit lui-même avec esprit :

*Si la colonne était plus large
J'écrirais en alexandrins :
On vous donne si peu de marge,
Pauvres vers liés en quatrains !*

*...D'ici là que ces rythmes frêles
Vous apportent quelque plaisir :
Comme les fleurs ils n'ont point d'ailes
Et vous pourrez mieux les...saisir*

(*Entravés*, 1ère série p. 63)

En dépit de l'affirmation du poète son vers a souvent des ailes et chante gracieusement ses amours, la montagne ou le jardin, et fait l'éloge de nos beaux érables :

*Ceux-là prodiquent leur richesse
Car toute la splendeur des ors
Et des rouges est en promesse
Dans leurs rameaux souples et forts.*

(*La montagne*, 3e série p. 11).

En vers et en prose, M. Lozeau trouve les images qui frappent. Il sait peindre avec bonheur en peu de mots et donner l'impression de la vie. Il fait ainsi ressortir à nos yeux les scènes qu'il évoque. Les extraits que nous avons cités en sont la preuve, et en parcourant les trois

volumes de « *Billets* » le lecteur en trouvera de nombreuses démonstrations.

Peut-être sent-on çà et là chez l'auteur une trop grande facilité. Dégagé de l'*entrave* du vers, il ne cisèle pas toujours assez la phrase. Il écrit cependant une langue harmonieuse et souple qui plaît à l'oreille. Il ne lui en coûtera guère de lui donner une forme parfaite et d'ajouter ainsi à notre littérature quelques pages qui lui feront honneur. « Regarder en soi passer les autres, et sans en rien dire, c'est amusant », a-t-il écrit un jour. M. Lozeau aurait tort de taire ses impressions sur autrui... et sur lui-même. Ce serait priver ses nombreux lecteurs d'un plaisir réel.

Alphonse de GRANDPRÉ, c. s. v.

L'INSTRUCTION OBLIGATOIRE

La question de l'instruction obligatoire fait éclore toute une série de publications. Après le livre de M. Magnan, que nous signalions l'autre jour, et qui contient son examen général de la situation scolaire de la province de Québec, d'importantes études sur le *status* des minorités de langue anglaise (catholique et protestante), voici un livre du P. Hermas Lalande, S. J., sur l'*Instruction obligatoire — Principes et conséquences* (40 sous, plus 5 sous pour le port) et la réimpression par l'*Oeuvre des Tracts* d'un chapitre de Mgr Pâquet sur le même sujet (5 sous l'exemplaire).

LE DROIT DES LANGUES

Le marquis de l'Estourbeillon, député du Morbihan, président de l'Union Régionaliste bretonne, dans un appel aux délégués de la Conférence de la paix (*Libre Parole*, Paris, 31 janvier 1919), demande que le futur traité de paix « *affirme et proclame nettement, en l'établissant désormais comme une règle intangible, le droit imprescriptible des peuples de parler et d'enseigner librement leur langue...* ».

LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE

LA LIGUE DES DROITS DU FRANÇAIS.—L'assemblée générale annuelle de la *Ligue des Droits du français* est toujours, dans la vie de *l'Action française*, un événement considérable, puisque c'est la Ligue qui publie *l'Action française* et ses filiales. Cette assemblée a eu lieu au siège social de la Ligue, 32, Immeuble de la *Sauvegarde*, le samedi 1er février. M. Louis Hurtubise, secrétaire général de la Ligue, a présenté le rapport suivant :

« Vous connaissez, sans qu'il soit besoin d'y insister beaucoup, le bilan de notre Ligue. Organisée de la façon la plus modeste, son œuvre s'est développée de telle sorte que deux cent mille brochures et brochures portent déjà à travers l'Amérique, et jusqu'en Europe, notre pensée et nos projets.

« Notre première publication périodique, *l'Almanach de la Langue française*, d'abord tirée à 10,000 exemplaires, a dû presque aussitôt être portée à 25,000. Cette année, nous craignons l'effet sur sa diffusion de retards accidentels et de la hausse du prix, imputable à l'augmentation du coût du matériel et de la main-d'œuvre. Le succès a été foudroyant, déconcertant. En quelques jours, nos 25,000 exemplaires ont été enlevés. Nous n'avons pu répondre aux demandes de nos amis; l'an prochain, il faudra tirer à 40,000, à tout le moins.

« Notre revue, *l'Action française*, n'a pas encore atteint de pareilles hauteurs; mais, si l'on tient compte de son caractère particulier, le résultat est aussi remarquable. Alors que dans notre pays, le nécrologe des revues est l'un des plus riches qui soient, nous vivons et, dès notre deuxième année, nous avons dû porter notre tirage de 2,500 à 4,000. Cette année, nous passons à 5,000 et ce n'est qu'un commencement.

« Vous savez qu'il a fallu, pour compléter l'action de la revue, créer un nouveau type de publications : notre *Bibliothèque de l'Action française*. Quatre brochures à 10 sous, *La Fierté*, du P. Louis Lalande, S. J., *Pour l'Action française*, de M. l'abbé Lionel Groulx, *la Veillée des bercieux*, de M. Édouard Montpetit, et les *Refrains de chez nous* ont déjà paru dans cette collection orange. D'autres suivront, notamment *la Valeur économique du français*, de M. Léon Lorrain, et *Si Dollard revenait...*, de M. l'abbé Groulx. Puis, la série à 10 sous ne suffisant

point, nous avons dû aborder des formats plus coûteux : *La Langue, gardienne de la Foi*, de M. Henri Bourassa, inaugurera, sous couleur verte, une collection à 25 sous où paraîtra, très vraisemblablement, le plaidoyer *Pour la Défense de nos Lois françaises*, de M. Antonio Perrault. La collection à 75 sous sera inaugurée par l'*Au Service de la Tradition française* de M. Édouard Montpetit et *La Naissance d'une Race* de M. l'abbé Groulx. L'hommage à Paul-Émile Lamarche, qui paraîtra d'ici quelques jours, sera peut-être le premier numéro d'une série à une piastre.

« Vous voyez que, de ce point de vue, la besogne ne manque point. D'autres projets sont d'ailleurs à l'étude.

« L'œuvre de la revue et de nos publications diverses se complète par celle des conférences. Vous savez quel éclat prend la série du Monument National, où nous avons eu le plaisir d'entendre jusqu'ici, sous la présidence de M. l'abbé Perrier, de M. le sénateur Belcourt et de M. Aimé Geoffrion, MM. Henri Bourassa, Léon Lorrain et Antonio Perrault. D'autres conférences s'ajouteront à celles-ci, car nous n'entendons confiner notre effort ni au Monument National, ni à la ville de Montréal.

« Conférences et brochures n'épuisent point cet effort. Nous visons à une action plus immédiate, plus directe encore, pour assurer au français la place qui lui convient. Le travail fait de concert avec un certain nombre de fabricants de biscuits et de bonbons, et qui a abouti à la constitution de catalogues bilingues, au choix de noms français, etc., est le type d'une action que nous espérons bien multiplier. D'autres interventions se produiront aussi. Il en est plusieurs que nous avons dû ajourner parce que nous n'avions pas le moyen matériel de les mettre à exécution.

« Car, il en faut bien revenir là, nos ressources sont encore très limitées. Nous n'avons en abondance que la sympathie et le dévouement, et c'est par ceux-ci, presque exclusivement, que nous avons pu vivre. C'est à ceux-ci que nous faisons appel pour le progrès et le développement de notre œuvre. Il n'est personne qui ne puisse nous aider, par l'abonnement, l'annonce, la diffusion de nos livres et de nos brochures, aussi bien que par la conférence et l'article. *Ce qui m'intéresse particulièrement dans votre œuvre*, disait un jour un orateur ami, *c'est qu'elle offre de la besogne à tout le monde*. Et vous avez encore dans l'oreille le compliment que voulait bien nous adresser M. Aimé Geoffrion : *Quand d'autres songent à agir, l'Action française, elle, agit !*

« A tous ceux qui nous ont aidé dans le passé, à tous ceux qui nous aideront dans l'avenir, nous adressons d'avance le plus cordial merci. »

Ce rapport a été adopté par l'assemblée, en même temps que le compte rendu des opérations financières de l'année. Deux des membres du comité directeur de la Ligue, MM. le Dr Joseph Gauvreau, ancien secrétaire général, et Pierre Homier, achevaient, cette année, leur terme d'office. Leurs noms et ceux de MM. l'abbé Philippe Perrier et Hervé Roch, avocat, ont été présentés au choix de l'assemblée. MM. Gauvreau et Homier ayant fait savoir que leurs occupations ne leur permettraient pas d'occuper au comité des fonctions permanentes, MM. l'abbé Perrier et Roch ont été élus par acclamation.

La Ligue espère que MM. Gauvreau et Homier, deux de ses fondateurs et de ses plus ardents collaborateurs, pourront tout de même continuer à lui apporter le fruit de leur travail et de leur expérience.

SERVICE DE LIBRAIRIE. — *L'Action française* vient, sous la pression des circonstances, d'instituer un service qui prendra probablement une importance assez considérable. Beaucoup de ses amis profitaient de leurs lettres à l'administration pour réclamer tel ou tel volume publié ailleurs, mais qui se rattachait à leurs préoccupations habituelles. Nous avons tôt constaté qu'il y avait là l'occasion de rendre à nos clients habituels de multiples services, de leur épargner des lettres et des frais inutiles. Nous avons donc décidé de régulariser et de systématiser le service de librairie qui s'était établi presque tout seul.

Nous serons heureux, à l'avenir, de fournir à nos correspondants les livres et brochures, les *Canadiana* particulièrement, dont ils pourront avoir besoin. On trouvera dans l'une des pages d'annonce l'indication de quelques-uns des ouvrages que nous tenons présentement à leur disposition. Cette liste est naturellement fort incomplète. Nous rechercherons tous les livres qu'on nous demandera. Nous nous ferons une spécialité de la diffusion des œuvres de propagande des grandes sociétés de défense nationale du Canada et des États-Unis. C'est ainsi que nous avons déjà commencé la distribution de l'un des premiers tracts de la *Ligue de Ralliement français en Amérique : Le français dans nos écoles*, que nous signalions le mois dernier. Cette publication se vend 10 sous l'exemplaire, \$1 la douzaine, \$8 le cent.

Nous disposons de brochures comme les *Chroniques* de M. Léon Lorrain (25 sous, plus 2 sous pour le port), *A bout portant*, de Nap. Teller (même prix), *A propos d'Instruction obligatoire* — *La situation scolaire dans la province de Québec*, de C.-J. Magnan (50 sous, plus 5 sous

pour le port; \$5 la douzaine et \$35 le cent, port en plus) *l'Instruction obligatoire*, du P. Hermas Lalande (40 sous, plus 5 sous pour le port; \$4 la douzaine, port en plus) et, d'une façon générale, des dernières publications parues.

Les membres des commissions scolaires, les organisateurs de bibliothèques paroissiales, trouveront profit à se mettre en relations avec nous.

Notons en passant (que *la Fierté*, l'une de nos premières publications, est aujourd'hui épuisée. Par contre, plusieurs milliers d'exemplaires des *Refrains de chez nous* viennent d'être réimprimés.

L'ABONNEMENT DE \$5. — Sur versement de \$5, nous adressons aux souscripteurs, sans qu'ils aient à le demander, toutes les publications nouvelles de *l'Action française*, au fur et à mesure qu'elles paraissent. Si le client désire commander plus d'un exemplaire de ces publications ou d'autres livres, il n'a qu'à jeter à la poste une carte postale. Les \$5 épuisés, il lui suffit de renouveler cette provision pour continuer à recevoir les nouveautés et commander ce qui lui plaît.

NOS CONFÉRENCES. — La quatrième conférence de la série du Monument National a obtenu un succès très considérable, que nous ne pouvons que signaler ici. Le Dr G.-H. Baril, président de *l'Association de la Jeunesse*, le R. P. Louis Lalande, S. J., et Mgr Béliveau, archevêque de Saint-Boniface, ont successivement pris la parole dans cette soirée, l'une des plus brillantes que nous ayons encore eues. Il y a là la matière d'une brochure qui sera bientôt publiée.

Le prochain conférencier sera M. Armand Lavergne.

NOS COLLECTIONS. — Quelques collections de 1918 se vendent \$2. On réussit parfois à former des collections de 1917 qui se vendent \$3.50.

Jean BEAUCHEMIN.

FABRICANTS DE BONBONS ET BISCUITS

Nos fabricants de bonbons et de biscuits travaillent ferme de ce temps-ci, de concert avec l'un de nos comités, pour franciser leurs produits. L'ouvrage sera terminé dans quelques jours. Et l'on commencera alors une vigoureuse campagne.

TRIBUNE DE NOS LECTEURS

CALENDRIERS FRANÇAIS

Il nous vient de l'Ontario un appel intéressant. Plusieurs braves gens de Sudbury ont cherché en vain à obtenir des calendriers français. Plutôt que d'en suspendre dans leurs demeures qui soient rédigés en anglais, ils s'en passeront, mais... si quelques maisons de Montréal leur faisaient un cadeau, combien ils seraient heureux. Nous recommandons cet appel aux marchands ou aux hommes d'affaires qui publient des calendriers français ou encore à nos amis qui en auraient de trop. Qu'on les adresse au Collège du Sacré-Cœur, Sudbury, Ont. — X.

MARS 1917 — DÉCEMBRE 1918

Nous accusons réception avec reconnaissance des numéros de mars de 1917 de l'*Action française* qu'on a bien voulu nous faire parvenir. Ceux de nos lecteurs qui possèdent cette livraison en double, nous rendraient service en nous la faisant tenir.

De même le numéro de décembre 1918 est épuisé et ne peut plus être vendu, sauf en série complète avec les onze autres livraisons de l'année, à \$2 franco pour la collection. Nous recevrons avec plaisir les numéros de décembre 1918 disponibles chez nos lecteurs.

AVIS AUX ABONNÉS

Pour mettre nos livres en ordre, nous prions les abonnés de l'*Action française* qui n'ont pas encore versé le prix de leur abonnement de 1918 de bien vouloir nous faire tenir leur remise par le prochain courrier. Nous les prions aussi de profiter de l'occasion pour nous verser l'abonnement de 1919. Cette dernière invitation s'adresse également à tous ceux qui n'ont pas payé 1919. La bande d'abonnement sert d'indication : *Jan.* 1918 signifie que l'abonnement est dû depuis le 1er janvier 1918; *Jan.* 1919 indique que l'abonnement est dû depuis le 1er janvier 1919; *Jan.* 1920 sert de reçu pour le paiement de l'année.

PARTIE DOCUMENTAIRE

LIGUE DE RALLIEMENT FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

Cette ligue a été constituée le 23 janvier 1919, avec ce mot d'ordre : *Tene quod habes*. Son bureau est ainsi constitué : président d'honneur : M. l'abbé G.-A. Rainville, Salem, Mass.; président : M. l'abbé J.-J. Richard, Nashua, N.-H.; 1er vice-président : M. l'abbé J.-S. Fortin, Woonsocket, R.-I.; 2e vice-président : M. l'abbé C. Villiard, Woonsocket, R.-I.; secrétaire général : M. l'abbé Henri Beaudé, Manchester, N.-H.; asst.-secrétaire : M. l'abbé A.-O. Poirier, Manchester, N.-H.; trésorier-général : M. l'abbé Horm. Tetreau, Nashua, N.-H. Le comité des finances se compose de M. l'abbé L.-J.-A. Doucet, Manchester, N.-H.; M. l'abbé A. Prince, Woonsocket, R.-I.; M. l'abbé L.-C. Béland, Beverly, Mass. Le comité des relations extérieures se compose de l'honorable Adélarde Archambault, Woonsocket, R.-I.; de M. l'abbé J.-A. Fauteux, Woonsocket, R.-I. et de M. Wilfrid-J. Lessard, Manchester, N.-H. Le comité de censure se compose de M. Henri d'Arles, Manchester, N.-H.; de M. l'abbé Geo. Courchesne, S. Th. D., Manchester, N.-H., et de M. Adolphe Robert, Manchester, N.-H.

La Ligue a publié l'appel suivant :

LIGUE DE RALLIEMENT FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

I. L'heure est grave pour tous les Français d'Amérique. Nous sommes menacés dans nos intérêts les plus chers. Le problème qui se pose devant nous peut se définir à l'aide des mots célèbres : Être ou ne pas être. Un vaste mouvement d'anglicisation par l'école se prépare : en certains milieux, il est déjà lancé. La vague d'assaut s'en vient et ses larges ondulations balayeront, si nous n'y prenons garde, le trésor sacré de notre langue maternelle. C'est au nom d'un sophisme que se fait cette campagne : Sous prétexte de nous *américaniser*, l'on veut nous frapper de mort; et jamais peut-être le noble mot de patriotisme n'aura été davantage profané, car il sert ici à couvrir un plan qui est la négation pure et simple de ce sentiment.

II. Que, dans un pays où l'anglais est la langue officielle, la langue de la politique et des affaires, il faille apprendre l'anglais, nous le concédons, et nous l'avons d'ailleurs toujours fait. Qu'une langue commune serve de terrain d'entente entre les diverses races qui sont venues chercher aux États-Unis la paix dans la liberté, et puisse favoriser l'éclosion et l'expansion d'un état d'esprit national, nous l'admettons également. Mais que, pour arriver à cette fin légitime, — la cohésion en faisceaux des forces ethniques variées disséminées dans toute l'étendue du territoire américain, — chacun des éléments hétérogènes doive renoncer à la langue de ses pères pour s'en tenir uniquement et absolument au seul parler anglais, — voilà le sophisme qui insulte au bon sens; et toute mesure basée là-dessus est à la fois déraisonnable, injuste, oppressive.

III. En conséquence, nous Français d'Amérique, reconnaissons la nécessité d'organiser une résistance pacifique, ferme, loyale, aux tentatives d'assimilation qui se voilent sous des apparences illogiques et trompeuses. Notre patriotisme a toujours été au-dessus de tout reproche; notre fidélité au drapeau étoilé a été scellée dans le sang de nos fils et de nos frères; notre adaptation à la langue anglaise s'est toujours accomplie avec une facilité qui a étonné ceux-là seuls qui ignoraient que la langue française étant la source et comme la racine de l'anglais, savoir le français donne la clef du parler anglais. Quant à renoncer à cultiver notre langue maternelle dans nos écoles, quant à la supprimer de notre enseignement primaire, cela, *non possumus*, nous ne le pouvons pas, pour toutes sortes de raisons : ce serait abdiquer notre âme, nos traditions, notre passé; l'apostasie sur ce point entraînerait l'apostasie religieuse, ou en tout cas une grave diminution de nos convictions catholiques, *notre langue, pétrie de catholicisme, étant la gardienne de notre foi*; les États-Unis eux-mêmes perdraient à cet abandon, parler deux langues valant mieux qu'en parler seulement une, et la langue française étant considérée unanimement comme la plus riche et la plus glorieuse de toutes les langues modernes, comme la langue de la diplomatie et des relations internationales, comme la plus haute expression de la civilisation humaine.

IV. Nous ne pourrions pas, sans honte, sans nous abaisser à nos propres yeux, souscrire à l'abdication linguistique; et le pouvoir public ne pourrait non plus légiférer en ce sens, et d'une manière absolue, sans

violer le *droit naturel*, et par suite sans *outrager notre conscience*, sans porter atteinte à la vraie liberté dont le drapeau américain est le symbole, sans renier l'idéal au nom duquel ce drapeau a traversé les mers et est devenu pour tous les peuples un signe d'espérance, de libération et de salut.

V. Forts de nos droits imprescriptibles, nous avons fondé la *Ligue de Ralliement français en Amérique*, pour les affirmer respectueusement et clairement en face de tous, pour travailler à les restaurer là où ils ont été méconnus, à les maintenir et à les affermir là où ils nous sont encore assurés, à empêcher qu'on y touche là où l'on n'a pas encore osé le faire.

VI. En attendant que le développement de notre œuvre nous fournisse des moyens d'action plus nombreux et plus étendus, notre apostolat s'exercera sous forme de *tracts* populaires, traitant sous leurs divers aspects les questions les plus pressantes, et les plus essentielles à la conservation d'un héritage complexe et sacré, qu'*aucune puissance au monde n'a le droit de nous ravir*, et qu'*aucune puissance ne pourra nous enlever effectivement*, pour peu que nous sachions nous défendre à la lumière des principes éternels.

VII. La signature du feuillet ci-joint, et son renvoi au bureau central, constitueront l'enrôlement dans la *Ligue de Ralliement français en Amérique*, et l'engagement personnel de promouvoir, par tous les moyens légaux et légitimes, l'œuvre pour laquelle elle a été fondée. Afin de procurer l'impression et la diffusion de plus en plus large des *tracts*, tout membre de la *Ligue* est prié de vouloir bien faire parvenir à notre Trésorier-Général, en même temps que la feuille d'enrôlement, une contribution dont le montant est laissé à sa générosité et à son patriotisme.

Pour la *Ligue de Ralliement français en Amérique*,

LE COMITÉ EXÉCUTIF.